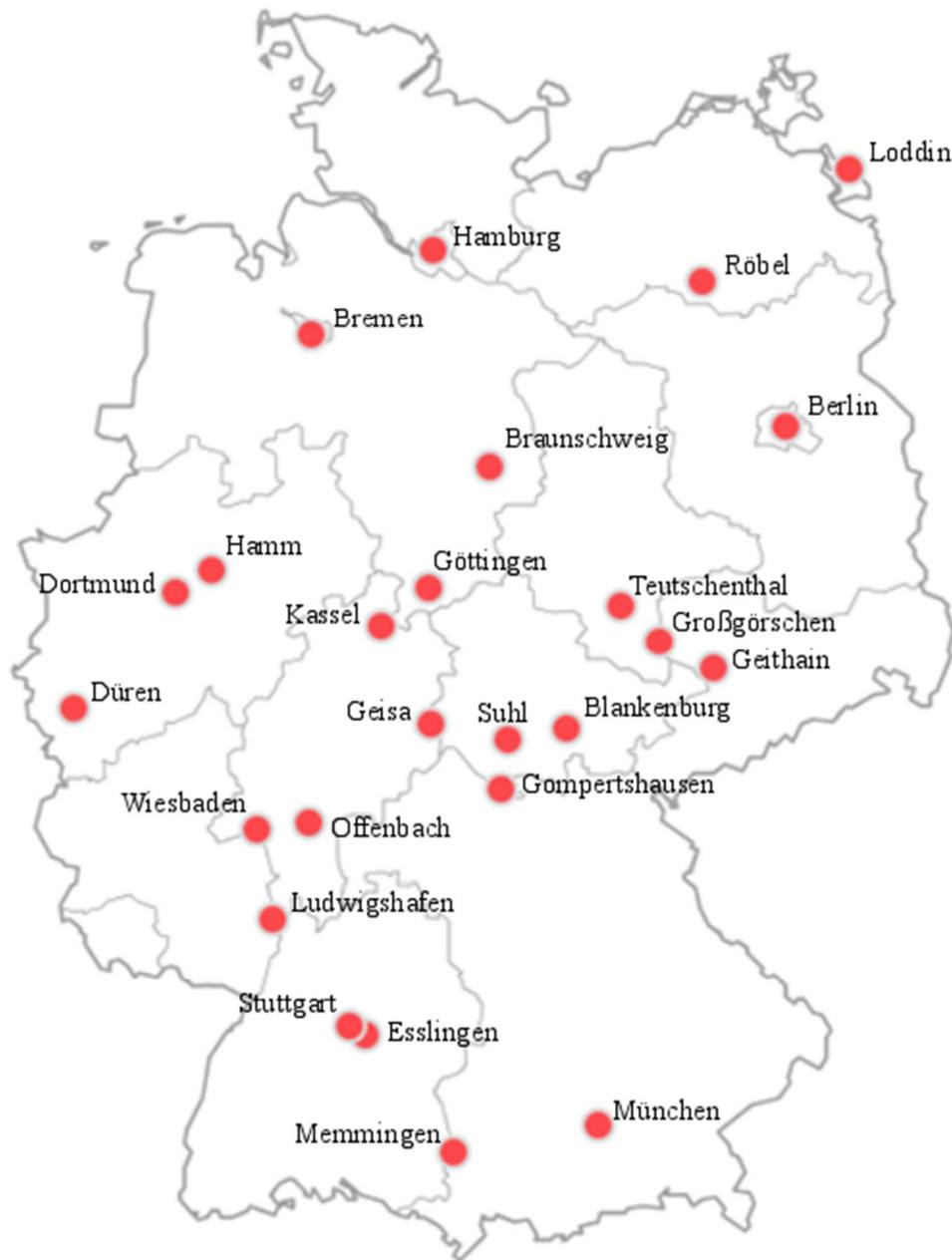


Voyage de l'unité

Il y a 25 ans, les deux Allemagnes furent réunies en une seule. Comment sommes-nous unis aujourd'hui ? Nous avons visité 25 lieux où l'unité allemande a une signification particulière



25 lieux de l'unité allemande

Où s'étendent aujourd'hui encore les frontières ? Comment nous différencions-nous encore ? Nous voulions le découvrir dans des lieux où la réunification est notifiée : rues et places de l'unité allemande. Lieux de mémoire, rues résidentielles, croisements de rues – d'Usedom jusqu'à l'Allgäu.

Pour le 25ème anniversaire de la réunification, nous avons parcouru 5 000 kilomètres d'est en ouest et du nord au sud, à travers l'Allemagne. 25 ans d'unité, 25 lieux – chacun raconte une histoire différente sur le pays et sur les gens.

1 Loddin, Usedom

Straße der Deutschen Einheit / rue de l'unité allemande



«Je n'ai pas eu une enfance malheureuse en RDA»

Le lotissement s'appelle encore aujourd'hui le Village des Diplomates, en bordure de la petite agglomération de Loddin sur la partie la plus étroite d'Usedom. Le long d'une rue goudronnée (y compris les trottoirs) se dressent des maisons à toit de chaume en bon état, beaucoup de terrains sont encore vides. Jusqu'en 1989, ne pouvait passer des vacances ici que celui qui s'était fait un nom et avait un rang élevé dans le socialisme.

Après la réunification, le secteur avait été réouvert et le maire avait trouvé que ces nouvelles rues étaient l'endroit idéal pour rappeler comment on en était venu à ce que maintenant n'importe qui pouvait loger dans le Village des Diplomates. C'est ainsi que Loddin eut sa rue de l'unité allemande, ainsi que les rues du Dr. Helmut-Kohl et de Hans-Dietrich-Genscher. Ces deux dernières sont des impasses alors que la rue de l'unité allemande relie l'est et l'ouest de l'île : la lagune 'Achter Wasser' à la Mer Baltique. Les rapports de police font aussi ressortir la spécificité de cette route : de temps à autre, le panneau « rue de l'unité allemande » est volé.

Par chance, lorsque nous arrivons, le panneau est bien en place. Deux cyclistes se sont arrêtés devant pour le photographier. Ça arrive souvent, disent Franziska et Tilo Goldbach, qui vivent ici depuis 2010 et louent des appartements de vacances. Que signifie l'unité allemande sur Usedom, à la limite nord-est de l'Allemagne ?

Tilo Goldbach est né à Dresde. Mais dans sa jeunesse, il passait chaque été sur Usedom. Non seulement parce que les citoyens de RDA n'avaient pas le droit d'aller en Italie ou vers d'autres côtes du sud-ouest de l'Europe. « Mes parents avaient reçu la formation de nageur-secouriste, ils étaient désespérément recherchés ici en été. » La famille avait même droit à une semaine supplémentaire de vacances pour que les parents soient là sur les plages bondées, au cas où quelqu'un devait être sauvé. « Nous vivions dans le terrain de camping à deux pas d'ici. »

La famille de Franziska Goldbach vit depuis des générations sur l'île, son père tient un restaurant. Elle a grandi à Loddin – en voisinage direct avec le 'Village des Diplomates'. Les Goldbach se rappellent encore bien des contrôles à l'entrée du village des diplomates. Pendant longtemps, n'importe qui ne pouvait pas pénétrer dans le lotissement. Tous deux perçoivent positivement l'unité allemande. « Mais on est loin d'être égaux, à l'est et à l'ouest – du moins en ce qui concerne les salaires. » Et autre chose énerve aussi Tilo Goldbach, qui a gardé son accent saxon malgré son séjour sur la Baltique : « les blagues sur les 'Ossi'. Au bout d'un certain temps, ça suffit. »

Qu'est-il resté de la RDA, de l'ancien Village des Diplomates ? Nous tombons sur des vacanciers qui ont même amené avec eux un souvenir de RDA. Une chaise pliante de leurs grands-parents que les jeunes sortent en riant du coffre de la voiture. Ils arrivent de Strausberg près de Berlin. Maintenant, ils sont avec toute la smala en route vers la plage. Certains ont encore connu la RDA. Comme Michael, 30 ans, qui dit : qu'il n'a pas eu une enfance malheureuse « Que d'autres aient souffert sous ce régime et ses représailles, on ne le comprend qu'après. »

Nous continuons notre tour à travers le village des diplomates. Dans des buissons nous retrouvons des vestiges de la RDA. Un escalier nous mène vers une cave laissée ouverte. Dans le bric-à-brac, nous reconnaissons de vieux

téléphones de la RDA. Il fallait être sur des listes spéciales pour obtenir un branchement. Qui donc a vécu ici ? Des fonctionnaires ? Dans les vieilleries il y a des verres et même un flacon d'adoucisseur de la RDA. Il est encore plein. Que sentait la RDA ? Ce serait intéressant d'en faire l'expérience, mais nous laissons l'esprit de la RDA dans le flacon. Et en ressortant, nous sommes contents de retrouver le soleil allemand d'Usedom.



2 Braunschweig / Brunswick

Platz der Deutschen Einheit / Place de l'unité allemande



»Je suis heureux d'avoir connu cette période«

La première chose que nous remarquons dans la cohue de la Place de l'unité allemande de Brunswick, ce sont deux ambulances. Il est midi ce vendredi et la place devant la mairie historique de Brunswick est pleine de monde et d'autos. Sur le capot blanc d'un véhicule tout terrain Hummer, une jeune femme mince s'étire dans ses vêtements blancs. Elle tient deux enfants dans ses bras et un verre de Sekt dans sa main. En face, une joyeuse compagnie hisse une vieille dame en fauteuil roulant hors d'un bus VW noir. Partout il y a des gens endimanchés et une nuée de photographes. Sommes-nous au bon endroit ?

Oui. La place de l'unité allemande de Brunswick n'a qu'un numéro de maison, le 1 : services administratifs et bureau d'état civil. Vendredi est traditionnellement le jour des mariages à Brunswick. Nous l'apprenons quand nous déballons notre premier trépied. Dès ce moment, nous sommes intégrés à la noce.

La réunification et la RDA sont-elles loin des pensées ? Pas si loin que ça, nous le remarquons vite. Brunswick n'était qu'à quelques kilomètres de la frontière interallemande. Quand les vacances d'été se terminaient à Berlin, il se pouvait que la file de voitures au point de passage de Helmstedt s'étire jusqu'à Brunswick. Est-ce que quelqu'un y pense encore, du moins un jour comme celui-ci ? Oui, disent les mariés. L'unité allemande a même pour eux une signification très personnelle.

Elisa et Fabian ont tous deux 32 ans et ont tous deux grandi ici. Leur famille, se rappelle Elisa, avait une famille d'accueil en RDA. « Nous leur envoyions des vêtements et des jouets. » Lorsque le mur est tombé, ils ont fait connaissance, la famille est venue en visite à Brunswick. « Je trouve qu'il est important de conserver aujourd'hui ce sentiment de soutien mutuel », dit Elisa Poser, « peu importe qu'il s'agisse d'une aide de l'ouest vers l'est ou d'une aide en général envers des gens qui possèdent peu de biens. »

Elisa Poser est podologue, son mari travaille chez Volkswagen à Wolfsburg. Pour lui, c'est à travers le football qu'il a compris la signification de la division de l'Allemagne. « Comme des enfants, nous avons, peu après la chute du mur dans le Harz, un match amical tout à fait particulier. Bien que la frontière soit dorénavant ouverte, elle existait encore matériellement. Par un trou dans la clôture, on passait de l'autre côté, et alors on voyait le mirador. » Au premier moment, cela a été un sentiment étrange. « En tant que gamin, on ne peut pas commencer avec une telle frontière. » Cependant le match de football commun sur un pré « à l'est » a fait s'envoler le sentiment d'être un étranger. « A la fin, tous étaient de bonne humeur. Je suis heureux d'avoir connu cette période. »

3 Großgörschen

Platz der Deutschen Einheit / Place de l'unité allemande



»La réunification ne m'a rien apporté«

Un village allemand au petit matin. Un arrêt de bus, place de l'unité allemande. Les merles sifflent, de quelque part proviennent des rires d'enfants et le bourdonnement d'un tracteur. Le vent souffle dans le chêne en face de l'église. Großgörschen le matin, c'est comme un film dans lequel les comédiens auraient disparu. Seule la pellicule continue d'avancer.

Comédiens : nous sommes à la recherche de des héritiers de Scharnhorst. Ici, au respectable monument de Schinke sur la place du village, nous voulons entendre parler de la guerre de 1813, c'était la première bataille des guerres d'indépendance. Les citoyens de Großgörschen avaient alors contribué à ce que finalement Napoléon fut vaincu et la liberté de l'Allemagne gagnée. C'est inscrit sur le monument sur la place du village qui s'appelle aujourd'hui la place de l'unité allemande. Ici plus tard, nous voulons rencontrer le maire qui remet en scène année après année l'escarmouche – en fait, une page d'histoire.

Au lieu de cela, nous rencontrons Mme Roth. Au pied de la camionnette du boulanger, qui a tourné au coin après nous, elle tend son sac au jeune vendeur. Il le remplit de pain. C'est la même geste que du temps de la RDA, quand il n'y avait pas encore de sacs en plastique. Comment est la vie à Großgörschen ? Ingeborg Roth a 80 ans et a toujours vécu ici. Tout était toujours simple. Son mari, ancien maire du coin, mourut en 1971. Elle a élevé seule ses deux fils. Était-elle heureuse de la chute du mur ? Non, dit-elle. « Pour moi, la réunification n'a rien changé. La seule chose de bien, c'est que j'ai touché une rente de veuve. Il n'y en avait pas en RDA. » Ils n'ont jamais poussé pour qu'on voyage à l'ouest. « Je ne voulais pas y aller à cause des oranges. » Son opinion n'a pas changé, même si presque tous les magasins ont fermé après la réunification. Il ne reste plus que le coiffeur.

A l'époque de la RDA, la place s'appelait « Place de l'amitié germano-soviétique ». Dès le 3 octobre 1990, elle reçut son nom actuel. Le responsable de ce changement fut entre autres Heinrich Hexel, alors premier maire du village élu démocratiquement – et en poste il y a peu encore. Pour cet homme de 71 ans, la chute du mur a tout changé. De Großgörschen, des manifestants étaient allés participer aux manifestations des lundis dans la ville proche de Leipzig. « La plus grande acquisition est, pour moi, aujourd'hui, la liberté de penser. »

A l'époque de la RDA, Hexel appartenait déjà à l'organisation des spectacles historiques. Les fêtes étaient alors instrumentalisées par la politique. Il n'y avait de convenable que l'écrivain et combattant pour la liberté Theodor Körner qui, tombé en 1813 en combattant Napoléon, était devenu « chanteur et héros ». Le grand général de la bataille, Gerhard von Scharnhorst, étant noble, n'avait pas le droit d'être représenté. Malgré tout : le monument de Scharnhorst ne fut pas enlevé de la place du village de Großgörschen comme le fut celui du Prince Léopold de Hesse qui succomba dans la bataille. Sa sœur avait fait installer le beau monument de Schinkel, près duquel nous enregistrons notre interview. Après la réunification, les citoyens en ont fait faire un nouveau.

4 Dortmund

Platz der Deutschen Einheit / Place de l'unité allemande



»Ossi? Wessi? Je ne connais que Messi!«

Dortmund sent la sueur, la poussière et l'huile machine. Nous sommes à la gare sur un îlot de circulation, autour de nous, la circulation vrombit sur quatre voies, de l'autre côté des excavatrices fouillent le sol, des gens se dépêchent sur les rues. En principe nous avons voulu faire notre interview aux pieds du nouveau temple du football de l'Allemagne, devant le musée du football flambant neuf que l'union de football allemande vient juste d'ouvrir. Mais quand les maîtres de l'ouvrage ont entendu le sujet de notre reportage, ils ont refusé – aucune autorisation pour faire des photos. Pas en phase avec la : « Place de l'unité allemande. » On refuse ce nom à la Fédération allemande de football.

Est-ce possible ? Le foot n'était-il pas, après la politique, la deuxième discipline allemande qui a succédé à la réunification ? Dès le 19 décembre 1990, une équipe unitaire occupait le terrain pour la première fois. Pas de raison de se rappeler de l'unité ? Non. Ces messieurs du musée du foot allemand auraient préféré le nom d'un joueur de football. Pendant des années, l'union de football allemande s'était bagarrée avec la ville à ce sujet. Finalement, la démocratie l'a remporté, peu avant l'ouverture du musée. Et l'unité allemande. Du moins pour le nom de la place.

Nous demandons aux jeunes du foot de Dortmund ce que représente aujourd'hui le football allemand. Le choix de la D1 de l'association de sport de masse du TSC Dortmund est devenu justement vainqueur de coupe. Fièrement les 13 ans posent dans leur maillot bleu. Dès maintenant, certains joueurs ont été attirés par de grandes associations comme le VfL de Bochum, nous raconte Karl Lengefeld, coordinateur de la jeunesse dans l'association.

Lengefeld, 48 ans, originaire de Thuringe. En 2002 il est arrivé à Dortmund avec sa famille à cause du travail. Il s'engage dans l'association sportive comme coordinateur de la jeunesse. Son devoir est pour lui un engagement social. « J'ai grandi dans une dictature, je trouve important que des jeunes apprennent la tolérance. Ils doivent savoir que tous ont les mêmes droits, même en pensée. C'est le seul moyen d'éviter que des gens mal intentionnés puissent les influencer. » L'unité allemande est pour lui l'histoire d'une réussite. « Je suis fier que tout se soit bien arrangé. »

Que connaissent les jeunes de la RDA ? Nous les questionnons sur des termes comme 'Ossi' et 'Wessi', la réponse : « je ne connais que Messi ! » Ricanements. Ils pensent au footballeur argentin. Les frontières courent différemment dans le foot aujourd'hui. Beaucoup de joueurs ont des parents turcs, d'autres familles viennent d'Italie, d'Espagne, de Pologne ou aussi du Nigéria.

Sercan a 13 ans, après la saison il va rejoindre les pros de l'équipe du VfL Bochum. Sa famille vient de le chercher après une interview, fièrement elle pose devant notre appareil pour une photo de famille. Sercan en maillot bleu, sa mère Bircan un voile autour de la tête, sa sœur Esma 9 ans sans voile et son père Ercan qui dit : le foot est important pour son fils, « mais l'école est encore plus importante. » Ercan Bayezit, 42 ans, vit depuis 40 ans à Dortmund. Il avait deux ans quand il est arrivé avec ses parents. Il se rappelle 1989 quand les premiers citoyens de la RDA sont venus à Dortmund ici exactement à la gare – comme des étrangers, comme jadis ses parents. « Pour nous, c'était compréhensible d'abriter de nouveaux collègues et voisins venant de l'autre partie de l'Allemagne. »

5 Geithain

Straße der Deutschen Einheit / Rue de l'unité allemande



«La RDA se serait effondrée pitoyablement»

Matthias Kühn, 48 ans, se rappelle très bien la peur qui avait suivi les semaines du tournant à l'automne 1989. Même dans son village natal Geithain, il y avait eu les manifs du lundi en automne 1989. « Nous désirions simplement la liberté », dit-il. Mais ils devaient toujours compter avec le fait que la police pouvait les arrêter. Aujourd'hui, il est fier de ce qu'ils ont fait à l'époque. Si des gens comme lui n'avaient pas fait pression dans le temps pour faire tomber le mur, « alors la RDA se serait pitoyablement effondrée. »

Nous rencontrons Matthias Kühn et sa femme Svetlana devant l'office du travail (Arbeitsamt) de Geithain. Dont le A rouge plane sur l'immeuble en béton comme une marque de fabrique. Le nouveau quartier de banlieue avec ses habitations et ses usines était dans les années 70 la fierté de la petite ville saxonne de Geithain qui se trouve près de Leipzig. Rien ne rappelle le tournant de 1989. Des personnes en survêtements sont assises sur des bancs à l'ombre, elles poussent des déambulateurs, caressent des chats et des chiens et attendent que quelque chose se passe.

Nous demandons à Kühn le taux de chômage du quartier. « Moitié-moitié », c'est ce qu'il estime. Un sur deux sans travail ? Ça résonne comme dans les années 90. Statistiquement parlant, il y a aujourd'hui moins de dix pour cent. Mais l'estimation de Kühn n'est qu'un vague sentiment. Dans des cantonnements en béton comme ici, les murs ne séparent plus aujourd'hui les gens de la liberté, mais la question est de savoir qui dépend ou non du Jobcenter.

Matthias Kühn est cheminot. Il fait un tableau de toutes les vexations quand il a dû passer de nouveaux examens après le tournant de 89. « Un aiguillage reste un aiguillage, peu importe le système politique ». Il est maintenant en arrêt maladie, le dos. Sa femme travaille dans la maison de retraite, ainsi que leur fille aînée. Ça a été un vrai combat avec l'office du travail, racontent les parents, pour trouver un travail à proximité pour leur fille, bien qu'elle ait eu moins de 25 ans. Une administration qui interdit aux enfants de quitter le domicile familial ? Bien sûr, leur fille aurait eu la possibilité d'aller vivre toute seule, disent les Kühn. Mais sans soutien financier de l'administration. Et sans ce soutien, ça ne marche pas ici. L'emprise de l'état est ressentie, presque comme avant.

Aussi Steve et Stefanie parlent du Jobcenter comme d'un responsable légal surprotecteur. Ils ont 28 et 25 ans, ont grandi dans la rue de l'unité allemande qui s'appelait jadis rue Rosa-Luxemburg. Les parents se sont séparés après le tournant de 89. La fratrie est restée soudée. Stefanie voulait aller à Cologne, mais le jobcenter n'a pas voulu. Steve ne souhaite pas « se voir forcé d'accepter en permanence une centaine, seulement parce qu'on arrive une fois trop tard au Un-Euro-Job ». Une 'centaine' signifie une réduction de 100 pour cent des allocations de l'office du travail. Steve manie à la perfection le langage des chômeurs.

Avec cela, il a appris le métier d'aide vendeur, en outre celui de soudeur. Mais il n'a pas réussi les examens. « Pourquoi faut-il toujours tout justifier avec des papiers ? Je suis un être humain. »

6 Offenbach

Platz der Deutschen Einheit / Place de l'unité allemande



«Unité signifie : on peut aller partout, sans peur»

A gauche un sexshop, à droite l'association Caritas, au milieu un commissariat de police : la place de l'unité d'Offenbach est située au centre de la vie réelle. La place n'est, en fait, qu'un renforcement entre des tours de béton des années 70. La plus haute est la mairie qui se dresse en triangle vers le ciel. Devant elle, les gens qui se sont rassemblés au centre de la place semblent minuscules. Certains sont assis sur des bancs, d'autres restent debout et discutent, ils boivent de la bière et l'un d'eux crie : « échec à la dame ! » Que se passe-t-il donc ?

Le centre de la place de l'unité allemande représente un jeu d'échecs. Il est incrusté dans le sol, les figurines en plastiques qui arrivent à hauteur de genou sont sorties chaque matin d'une caisse en bois. Les joueurs disent que par beau temps, il se passe toujours quelque chose tout au long de la journée. Le plus jeune joueur a environ 16 ans, les plus vieux sont assis sur leur déambulateur. Les joueurs s'invectivent. « Ce n'est pas bon ! » – « Continue ! » Avec grand déplaisir, ils interrompent le jeu. Les échecs, le jeu de la vie : il faut gagner. Ou perdre. C'est l'occasion de montrer ce que l'on sait faire.

Pour la plupart ici, la question est surtout de participer. Les joueurs viennent d'Afghanistan, du Maroc, de Bosnie, Serbie, Kosovo, Macédoine. Place de l'unité allemande, est-ce que le nom de la place leur convient ? Ils hochent la tête. Ce qui les relie, c'est cela : ils vivent en Allemagne. L'allemand est la seule langue grâce à laquelle ils peuvent se comprendre. Sans la chute du mur, ils ne seraient peut-être pas ici.

Le plus âgé sur place est Bajro Dolicanum. Né en 1937 dans un pays qui s'appelait alors Yougoslavie. Il nous faut un instant pour comprendre son histoire. Un parle un drôle d'allemand, composé de termes très allemands, comme « Verbundsteinpflaster (*pavés autobloquants*) » qu'il a posés pendant des années sur les trottoirs d'Offenbach. Mais ses phrases chaotiques laissent supposer que Dolicanum parle rarement en allemand de sa vie personnelle.

Bajro Dolicanum a vécu la deuxième guerre mondiale, la dictature communiste et la désintégration de la Yougoslavie. En 1970 il a quitté son pays, pour une histoire de confiance perdue et de voisins qui n'en étaient plus. L'Allemagne, dit-il, a bien fait de se réunir pour grandir ensemble dans l'amitié plutôt que de se déchirer dans une guerre comme ça s'est passé chez lui. « L'unité est géniale. En Allemagne, on peut aller partout, sans avoir peur. » Ça le rend fier et il sent qu'il est un acteur direct de ce succès. « Je suis allemand, j'ai tous les papiers. Je ne retourne dans mon pays natal que pendant les vacances. » On l'appelle : les échecs.

De toute l'Allemagne, Offenbach a le plus grand taux d'immigrés. Malgré tout, la ville de la Hesse avec ses 122 000 habitants fait beaucoup plus rarement les gros titres de la presse que Berlin-Neukölln. Quand l'année dernière le salafiste Pierre Vogel s'est produit justement place de l'unité allemande d'Offenbach, le nombre de manifestants contre lui était nettement plus élevé que ses sympathisants. Et au même niveau international que les autres jours.

7 München / Munich

Platz und Straße zur Deutschen Einheit / Place et rue de l'unité allemande



« Nous étions plusieurs fois à l'est, les gens étaient corrects »

L'endroit politiquement le plus délicat de notre voyage était Munich. C'était clair quand nous avons découvert que la place ici portait son nom depuis 1930. Et combien de fois elle avait été reconvertie. Car même si la place a toujours gardé son nom, l'unité allemande avait des significations tout à fait différentes. Sous le national-socialisme, la reconversion fut élargie avec le rattachement de l'Autriche. En 1945, elle devait rappeler la création de l'empire en 1870. Pour certains, l'unité était une idée très lointaine ou une chimère, en tout cas on renvoyait à partir de 1982 en outre aux « tentatives d'atteindre l'unité politique de l'Allemagne et de la préserver. » Au 15^{ème} anniversaire de la réunification, un monument fut élevé qui symbolise un morceau du mur.

Plus d'histoire allemande, ça ne va pas – aussi sommes-nous surpris de trouver sur place : une piste de luge. Une pancarte sur la petite colline artificielle met en garde : « Attention ! Piste de luge ! » Le regard tombe sur un pré en fleurs non fauché. De quoi s'agit-il donc ?

Nous rencontrons un témoin qui nous raconte l'histoire entière de la place telle qu'elle l'a vécue. Johanna Mühbauer est née en 1931, un an après la dénomination de la place qui était encore alors un champ. « Quand nous allions à l'école et que nous le traversions pour aller plus vite, le paysan nous engueulait. » Il n'y avait alors que quatre maisons, l'une était celle de ses parents, dit la dame encore alerte qui est en route pour faire ses courses. Elle a toujours habité ici. Elle a survécu à la guerre dans l'abri souterrain d'un paysan voisin. Aujourd'hui, autour de la place il y a un quartier résidentiel de bon goût avec maisons individuelles. Cela fait partie du quartier de Bogenhausen.

Que signifie l'unité allemande quand on est née en 1931 ? Sincèrement, elle n'y a pas réfléchi pendant le régime national-socialiste, dit Johanna Mühbauer. « J'étais encore une enfant. » C'était la guerre, face aux bombes elle cherchait refuge dans la cave d'un paysan voisin. Après ce fut le miracle industriel. Elle n'a jamais vu la RDA.

Une seule fois elle s'est énervée à cause d'Allemands de l'est. En vacances en Tunisie. « Il y avait des Allemands de l'est qui se sont mal comportés. » Les hommes réclamaient au guide de l'alcool du pays. Quand l'un d'eux complètement saoul a traité le chancelier de « Kohl de merde », là, dit la dame dans son beau dialecte bavarois, « j'ai vu rouge. Là, je les ai engueulés. »

Comment fonctionne l'« union étroite » entre les gens ? Avec curiosité probablement. Johanna Mühbauer et son mari ont visité, après le tournant, Leipzig, Dresde, Rostock et la région des lacs du Mecklembourg. « Nous logions dans un terrain de camping. Les gens étaient très corrects. Nous y avons même été deux fois. » Aujourd'hui, il y a longtemps qu'elle a des amis et de la famille dans l'ancienne RDA. Vers l'est ou vers l'ouest, plus personne ne demande.

Le bout de mur stylisé sur la place est là aussi comme curiosité. Il a des trous en forme de date. « 3 octobre 1990. » Celui qui regarde à travers aperçoit le champ fleuri derrière. Et reconnaît les « campagnes fleuries » proverbiales que Helmut Kohl promettait aux allemands de l'est en 1990. La sculpture est de Peggy Meinfelder qui vient de Thuringe et a étudié à Munich. Ce sont des habitants qui l'ont suggérée pour expliquer les raisons de la place de l'unité allemande de Munich.

8 Teutschenthal

Straße der Deutschen Einheit / Rue de l'unité allemande



»Sur les rues de l'unité allemande, on peut faire du skate«

Où est-on le mieux placé pour apprendre sur les allemands, si ce n'est à Teutschenthal ? C'est pourquoi nous y allons. La seule chose que nous savons sur cet endroit : à Teutschenthal en 2003, la tragi-comédie « Schultze gets the Blues¹ » fut tournée avec Horst Krause dans le rôle principal. Blues allemand ? Sergent Krause ?

Mais alors tout est différent. Il s'en faut de peu que l'on ne trouve pas la route. La carte et le GPS désignent deux endroits différents. Nous allons à droite, à gauche, nous faisons des cercles. Jusqu'au moment où le GPS nous dit : « Vous êtes arrivé », nous sommes devant la réplique d'une pyramide d'Égypte en parpaings avec des silhouettes en plastique. Où sommes-nous, s'il vous plaît ?

Si, c'est Teutschenthal, nous disent Elisa et Jessica, deux gamines de douze ans. Elles habitent ici, rue de l'unité allemande à Teutschenthal, quartier de Dornstedt. Les filles trouvent leur rue sympa. Nous nous regardons, étonnés. Un village isolé, beaucoup de maisons couleur gris-RDA, tout est calme, on ne voit ni boutique ni habitants. Si, disent-elles, « justement. La rue est bien goudronnée, un peu en pente, il y a peu de voitures. Ici, c'est super pour faire du skate. »

Elles trouvent bien le nom de la rue. Même si elles ne savent pas grand'chose de l'unité allemande. « Je trouve bizarre qu'il y ait eu un mur entre l'est et l'ouest. Si on habitait à l'est, on ne pouvait pas tout acheter, ni voir tous les films à la télé », dit Jessica. Que la chute du mur ait à nouveau réuni l'Allemagne est une bonne chose, pense Elisa. Elles n'ont pas encore abordé le sujet à l'école. « Ce que nous en savons, c'est la télé ou nos parents qui en ont parlé. »

Les adultes de Teutschenthal semblent un peu nerveux quand on leur parle du nom de la rue. Même si ils voient de façon positive la réunification. « Mais avec le nouveau nom, depuis 2010, plus personne ne nous trouve, même pas les services de livraison. » En 2010, l'ancienne rue de l'unité dans le quartier de Dornstedt portait l'additif 'allemande', pour éviter une confusion avec la rue de l'unité du village de Teutschenthal. Ça n'a pas été une réussite, disent les habitants et se plaignent : en tant que nom de rue, l'unité allemande est un nom trop long pour les formulaires on-line. Ce n'est pas du luxe à Teutschenthal-Dornstedt, où il n'y a rien à acheter et où même l'école a fermé.

Dans le village de Teutschenthal, par contre, tout est resté comme avant. Peut-être parce que de toute façon beaucoup de rues portent encore des noms de RDA. A côté d'une rue de la Jeunesse et d'une de l'Amitié, il y a même une rue de la DSF. L'abréviation est pour « amitié germano-russe ». Ici dans le village en 2003, le film avec Horst Krause a été tourné, où il est question de nostalgie des étrangers et du pays natal. L'endroit était adapté non seulement par le nom particulier "deutsch", mais encore extérieurement comme évocation de la Tristesse² de la RDA.

¹. Synopsis et détails du film sur Internet

². En français dans le texte

9 Stuttgart

Platz der Deutschen Einheit / Place de l'unité allemande



»Par unité, je pensais avant tout à une Europe unie«

Nous cherchons longtemps la place de l'unité allemande de Stuttgart. Ni le GPS, ni Google ne la trouvent. Quand nous y arrivons, nous constatons : ce n'est que l'esplanade du centre des congrès et de la musique de la ville. "Feuergasse" est écrit en gros sur l'espace vert. L'autre moitié de la place est un parking. La célèbre grande salle de chant, où des artistes du monde entier se produisent, se trouve juste à côté, mais l'entrée est de l'autre côté sur la place de Berlin. Ce soir, Nick Cave est annoncé ici dont les chants appartenaient autrefois aux sonorités sombres du Berlin-Ouest. Mais place de l'unité allemande, personne ne s'en souvient.

Les gens de Stuttgart ont des difficultés à aborder le thème. « Pas le temps », dit l'homme qui promène son chien Gassi. « Je dois aller travailler, le tram arrive », dit un homme âgé. Un homme en veste et manteau entame une explication : « mon père a dû aller à l'est dans le temps, il était fonctionnaire, une malheureuse affaire... » Il ne veut pas en dire plus. Un gros homme portant chapeau va pourtant dire : « vous pouvez me lécher le derrière avec l'unité allemande ! » Beurk.

Finalement, nous rencontrons Semi Araya, il étudie la physique et habite dans la résidence d'étudiants sur la place. Le thème lui semble important, non seulement parce qu'il a le même âge que l'unité allemande – né en 1990. La réunification, dit Semi, est pour lui un long processus au bout duquel on verra si ça a réussi. Le thème l'amène à penser surtout à une Europe unie. « C'est important que nous regardions plus vers l'avenir, pas seulement limités à notre état allemand, mais au-delà des frontières. »

Semi Araya est né à Esslingen. Ses parents avaient émigré d'Érythrée, un pays où règnent encore aujourd'hui servitudes et persécutions. A Stuttgart et Esslingen des histoires de vies et des peaux hautes en couleur comme celle de Semi Araya n'ont rien d'exceptionnel. Lors d'un voyage scolaire à Weimar, il l'a vécu d'une autre manière. Il y a subi de l'hostilité. Semi Araya pense : il faut voir si l'unité allemande entraîne aussi dans l'est de l'Allemagne la mixité des cultures. Son frère vit à Berlin, un ami à la peau sombre étudie à Erfurt. « Aucun des deux n'a eu de problème jusqu'à maintenant. »

Finalement, nous rencontrons encore des fans de Nick Cave et amis de Berlin. Le jeune couple vient de l'île de Guernesey dans la Manche. Pendant le national-socialisme, les allemands ont occupé l'île. La haine des allemands existe là-bas encore. « Mais vous êtes différents maintenant, c'est aussi dû à la chute du mur », disent les deux. Et bien sûr, ils connaissent Berlin, ils aiment la ville. Après le concert, ils vont y continuer leur voyage.

10 Geisa

Platz der Deutschen Einheit / Place de l'unité allemande



«Je ne voulais pas tirer sur mes camarades»

De la place de l'unité allemande, le regard tombe au loin sur la chaîne de montagnes et les vallées de la Rhön. Des petits villages, un ruisseau, un château – la région entre la Hesse et la Thuringe est aussi isolée que belle. En bordure des champs, les crucifix sont très visibles. Ils rappellent le besoin principal des gens d'avoir la protection d'une puissance supérieure.

Ici c'était le ruban de la mort, la zone la plus froide de la guerre froide jusqu'à 1989. Celui qui aurait simplement survolé la zone ou l'aurait traversée à pied aurait été abattu, et des deux côtés à la fois. Les militaires US nommaient la cuvette "Fulda Gap". Elle était considérée comme l'endroit le plus vraisemblable pour une attaque des soviets. Le poste d'observation où nous nous trouvons s'appelait Point Alpha. Aujourd'hui, c'est un mémorial.

Il est difficile de se présenter la guerre dans cette idylle. Même pour ceux qui ont connu la région à cette époque-là. Lutz Kontroschowitz avait 19 ans quand il commença son service militaire dans la NVA. « Ici tout près, à Buttlar ». Il montre l'allée en plaques de béton sur laquelle une classe scolaire, riant et se bousculant, fait de la luge. C'était alors son domaine d'engagement : le chemin de ronde des soldats de la NVA. (*Armée nationale populaire*)

Kontroschowitz était affecté au régiment de surveillance des frontières. Ils faisaient toujours les contrôles à deux, chaque fois avec un nouveau camarade. Ils ne se connaissaient pas, car ils devaient eux-mêmes se contrôler. Si l'un des deux s'était enfui, l'autre aurait dû lui tirer dessus. Quand Kontroschowitz remarque sur les plaques de béton, il dit que la peur était toujours en lui. « Je me demandais chaque fois : qu'est-ce que je fais si l'autre s'enfuit ? » Celui qui ne tirait pas sur un fuyard ou regardait délibérément ailleurs risquait la prison. « J'avais décidé en moi-même : si l'autre s'enfuit, je fous le camp avec lui vers l'ouest. Pas parce que je voulais déjà m'en aller. Je ne voulais tout simplement pas tirer. Et pas aller en prison non plus. »

Seulement plus tard, il avait commencé à penser à l'état qui volait leur liberté à ses citoyens. « Comme soldat, j'étais encore jeune et bête. » Finalement, il avait demandé une autorisation de sortie du territoire, il fut déchu de sa nationalité, deux mois avant la chute du mur. « Personne n'avait pensé à la possibilité de cet événement. »

Lutz Kontroschowitz vit aujourd'hui à Cologne par où il était arrivé et où plus tard il a rencontré sa femme Margret Decaesteker. Les deux disent qu'ils sont venus par hasard sur ce ruban frontière. « Nous passons nos vacances à Weimar et avons entendu parler du mémorial qui est ici aujourd'hui. »

Maintenant ils regardent pensifs les collines de la Rhön, bouleversés par la beauté du paysage, submergés par les souvenirs. « Quand le mur est tombé, j'ai pleuré parce que je trouvais simplement étrange que tout le monde ait à nouveau retrouvé la liberté », dit Margret Decaesteker. D'un autre côté, tous deux disent avoir quelque retenue vis-à-vis des gens de l'est. Même si ce sont des amis. Il dit : « Malheureusement, il y a toujours des gens qui pensent : qu'est-ce que je fais donc là ? »

11 Röbel

Straße der Deutschen Einheit / Route de l'unité allemande



«L'unité allemande ? Ça a un rapport avec la passé»

L'unité allemande débouche directement sur la paix. Du moins, à Röbel, où la route de l'unité allemande qui vient du port de Müritz débouche dans la rue de paix. La rue portait déjà ce nom du temps de la RDA. Unité et paix ont une signification spéciale à Röbel. La ville a été très longtemps coupée en deux, pas à l'époque de la RDA, mais au Moyen-Âge. Chaque enfant connaît ici l'expression « Achter de Muur », derrière le mur. Là vivaient les pauvres, les gens simples, les esclaves. Les allemands s'érigeaient en propriétaires terriens libres de l'autre côté. Pendant quatre siècles il y a eu des bagarres jusqu'aux premières élections à Röbel. C'était en 1919. Ils ne l'ont pas oublié. Même du temps de la RDA.

Et aujourd'hui ? Quand nous arrivons en début de soirée, les derniers visiteurs quittent l'endroit qui vit surtout du tourisme nautique. Celui qui reste le soir habite ici. Gerald Meyl, par exemple, qui a grandi au bord de la route de l'unité allemande. Même quand elle portait un autre nom. Quand il vint au monde en 1960, l'adresse était « route de l'unité ». Cela indiquait la fusion forcée du KPD et du SPD pour créer le SED, parti unitaire socialiste d'Allemagne. « Avant, elle s'appelait route Adolf Hitler », dit Meyl. Il est content avec la dédicace actuelle de la route. « Sans la réunification, je n'aurais jamais eu la liberté de faire fonctionner ma poissonnerie de façon indépendante. »

Nous rencontrons alors un jeune couple qui promène un petit chien. Ils disent : pour eux, il n'y a aujourd'hui plus de différence entre l'est et l'ouest. « Je suis souvent dans les deux parties, mon père habite à Hambourg », dit Paul, 22 ans. Et son amie Jessica, 16 ans : « je trouve que c'est triste qu'un mur ait séparé les gens. Je suis heureuse de ne pas l'avoir connu. » Ils ne savent pas grand'chose de l'époque de la séparation – seulement ce qu'ont raconté les grands-parents.

Patrick Kasburg, 27 ans, dit la même chose ; il s'approche de nous dans sa Trabant bleu ciel. Nous avons demandé à quelques jeunes gens du coin : à côté des Opel et des Audi customisées, y a-t-il encore des conducteurs de Trabi ? Bien sûr ont-ils répondu et ils ont téléphoné aux alentours. Et, s'il vous plaît, la voilà : la Trabant 601S, sortie en 1989, est la grande fierté de son conducteur. Le jeune de 27 ans ne peut pas se souvenir comment c'était en RDA quand les voitures étaient rares et chères et qu'il n'y avait que des marques de l'est comme Trabant, Wartburg, Skoda ou Lada. Mais il voulait absolument une Trabant. « Je l'ai vue et achetée immédiatement. »

Patrick Kasburg a retapé sa Trabant avec des pièces d'origine. Même le chien qui hoche la tête sur la plage arrière. Les pièces originales sont importantes pour lui. Cela veut-il dire qu'il a la nostalgie de la RDA ? Non, la question le surprend. « C'est simplement une voiture culte. On veut attirer l'attention. » Et apparemment, ça fonctionne bien à Röbel. « Partout où on passe, les gens rient. »

Quand nous questionnons le fan de Trabi sur le nom de la route, qui est la raison de notre présence, il donne sa langue au chat. « Unité allemande ? J'y passe tous les jours, mais qu'est-ce que ça veut dire ? Je pense que ça doit avoir un rapport avec le passé ? » Il n'a encore jamais mis les pieds à l'ouest avec sa Trabi. « Je me sens bien à Röbel, je n'en demande pas plus. »

12 Brême

Platz der Deutschen Einheit / Place de l'unité allemande



**»Je ne connais pas
l'Allemagne
autrement«**

La police quand nous entrons dans Brême. Dans le car de police, les passagers portent un gilet pare-balles. Lorsque nous disons : nous cherchons la place de l'unité allemande, trois policiers font aussitôt une recherche sur leur Smartphone. Mais même les gardiens de l'ordre dévoués sont incapables de situer la place dans le plan de la ville.

Existe-t-elle réellement cette place de l'unité allemande à Brême ? Son inauguration en 2011 fut signalée dans les journaux, mais sur Internet, il n'y a rien. C'est pourquoi, avant de partir, nous avons téléphoné à la mairie de Brême. Renseignement obtenu ; « Jusqu'à maintenant, la place est bien là ». Les gens de Brême ont de l'humour. Même les policiers restent sereins, même si la place leur pose une colle. « Le mieux pour vous, c'est de continuer à pied. » Que font-ils eux aussi ici, en tenue de combat ? « Oh, une razzia de drogue. » Cela résonne comme si c'était habituel.

Brême, fière ville de la Hanse sur la Weser : Le nom vaut aussi bien pour la petite ruelle des pêcheurs que pour le commerce mondial, pour la recherche dans le cosmos – et naturellement pour l'histoire de savoir comment des bras, vieux et faibles, peuvent réussir à s'affirmer quand ils travaillent ensemble. Les « Musiciens de Brême » sont mondialement connus. Seul hic : Ce n'est qu'un conte. La ville-état de Brême a les dettes les plus élevées de toute l'Allemagne. Elle est tristement célèbre pour ses problèmes sociaux.

Beaucoup de ces problèmes se bousculent à la gare centrale de Brême. Plus précisément : Place de l'unité allemande. C'est une petite parcelle de gazon piétiné près de la gare. Un morceau du mur rappelle le thème au bord de la place, mais elle est envahie par les buveurs de bière, les drogués et les propriétaires de chiens.

Dans l'entrée principale de la gare, un homme est assis, qui crie. Des voyageurs avec des valises roulantes contournent des petits groupes de punks. A un endroit, ils forment un cercle, les touristes, les policiers, les ramasseurs de bouteilles et les mendiants. Cinq jeunes musiciens papillonnent dans le vaste hall avec des guitares et des chansons d'un air mélancolique qui émeuvent tout le monde. Ils existent donc bien, les musiciens de Brême ?

Ça se pourrait. Les cinq se nomment les rebelles du Jukebox, comme les vrais musiciens de la ville, ils sont en route pour devenir riches et célèbres. Ben 27 ans, Bernie 27 ans, Eric 27 ans, Sebi 25 ans et la chanteuse Caro 26 ans, ils sont en tournée promotionnelle pour leur premier album. Ils veulent se produire en sept jours dans sept villes. Puis ils doivent retourner à Augsburg où ils étudient et travaillent.

C'est un hasard s'ils ont choisi pour leurs débuts la place de l'unité allemande. Elle est juste en sortie de gare. Les cinq trouvent que le thème de l'unité allemande convient très bien. « Je suis née à Thuringe », dit la chanteuse Caro. « Sans la chute du mur, je n'aurais jamais eu la possibilité d'aller en Bavière et de faire la musique j'aime. » Sebi, le bassiste, dit : « Je suis né en 1990, je ne connais pas l'Allemagne autrement ; on peut voyager partout. » Pour cela aussi, ils trouvent important que l'on conserve le souvenir de la séparation.

Ils nous offrent un petit concert en extra en face du musée de l'Outremer, sur le fronton de la place de l'unité allemande. Sur le musée, on peut lire : « Fascination du Lointain ». L'expo parle des explorateurs et des voyages commerciaux qui ont conquis le monde au départ de Brême. Ça aussi, c'est bien. Le refrain des rebelles d'Augsbourg se brise sur la façade du musée. « Maybe I'll be home tonight ». La nostalgie du pays natal : il y a longtemps qu'ici tout le monde n'a pas forcément un foyer.

13 Esslingen

Platz der Deutschen Einheit / Place de l'unité allemande



«Je pensais que les allemands ne pouvaient plus parler entre eux»

Deux mondes s'entrechoquent ici. D'un côté de la place de l'unité allemande d'Esslingen vivent les séniors pleins d'assurance, de l'autre côté la jeunesse ambitieuse. Au centre s'étend un petit parterre de verdure comme un no man's land. Ici les deux parties se rencontrent, par nécessité – lors de la promenade de leurs chiens.

L'étonnant : bien que chacun des camps se plaignent de tout, les anciens du bruit nocturne occasionné par les clubs, les jeunes de ce qu'il ne se passe pas assez de choses, ils sont tous relativement satisfaits. Très, même. Et certains des jeunes et des anciens ont beaucoup plus en commun qu'ils ne le pensent. Sur un point, cette place trouve réellement la signification de son nom d'unité allemande – entre les jeunes et les anciens.

La place est dominée par la fabrique de couteaux « Dick », ainsi nommé d'après son fondateur Johann Friedrich Dick. Une bâtisse en briques, une beauté protégée, rénovée de façon moderne comme on en voit à Berlin, Hambourg ou à New York. Avec des lofts chics, des restaurants et des bars, des magasins et même un plongeur. Une école a aussi sa place dans le bâtiment industriel historique. Un peu de la grande ville à Esslingen qui vit tranquillement entre des vignobles et le Neckar, près de Stuttgart.

Dans le « Dick » vivent Paulino, 25 ans et son amie Sabrina, 23 ans. Il est organisateur d'événements, elle travaille au solarium. Paulino peut raconter comment le quartier s'est transformé en zone branchée. Tout autour de la place de l'unité allemande, Esslingen a instauré des critères concernant la mode et les loisirs, dit-il. « L'unité allemande chez nous signifie Lifestyle. »

Paulino est né dans l'année de la réunification. En 1990. Ses parents sont arrivés en Allemagne en tant qu'immigrés d'Angola. Esslingen est sa patrie. Il parle le souabe – et pense dans la même langue. Il ne voudrait pas vivre ailleurs, sûrement pas à Berlin. « Je préfère rester à Esslingen, car ici on peut bosser », dit-il dans son dialecte souabe.

De l'autre côté de la place, Sigrid Häntsch raconte une histoire similaire sur le pays d'origine perdu. Elle vient de l'est de la Prusse, elle aussi était une gamine quand elle a dû fuir avec sa mère et sa sœur. Elles étaient arrivées à Esslingen en passant par Itzehoe et elles y sont restées. L'adresse place de l'unité allemande signifie beaucoup pour elle, pas seulement à cause du logement. « Jusqu'en 1989, j'ai cru que nous, Allemands, ne pouvions même pas parler entre nous ? »

Sigrid Häntsch a aujourd'hui 80 ans. Elle est peintre. Elle a appartenu à ceux qui par initiative citoyenne ont conquis ici la place pour eux-mêmes, telle qu'elle est. Dans une certaine mesure calmement, sans trafic de transit. « C'était planifié autrement, dans le temps. » Qu'il y ait quand même le 'centre de la liberté' qui a intégré la fabrique de couteaux, devenue monument historique, représente le succès du mouvement populaire qui avait rassemblé tous les partis.

14 Cassel

Platz der Deutschen Einheit / Place de l'unité allemande



«C'est bien que ce mur stupide soit parti»

Sur la place de l'unité allemande à Cassel, nous manquons provoquer un accident lorsque, avec nos caméras et tout le barda, nous tentons de gagner le centre de la place. Les piétons ne sont pas prévus sur ce rond-point à trois voies de circulation. Autour d'un champ avec de grands arbres, les camions et les voitures se livrent à des concours pour franchir les feux au vert. Au centre, il y a des gens. C'est là que nous voulons aller. Mais quand nous y arrivons, il n'y a plus personne. Le centre de la place est un arrêt pour les bus et les tramways. Halo, n'y a-t-il personne à qui parler ?

Si, à l'ombre d'un grand arbre se tient un promeneur en knickers, sac à dos, bâtons – et dans la posture d'un être ouvert à son entourage et à la nature. Helmut K. est retraité et randonneur, 78 ans, c'est ainsi qu'il se présente. Et un vrai Kasseler¹, explique-t-il avec son plus bel accent de la Hesse. « Les Kasseler sont nés ici, les Kasseler sont ici depuis plusieurs générations. »

« Là derrière, c'est la maison où je suis né », le randonneur indique la direction de la ville. Qu'est-ce qui l'a mené sur cet îlot inhospitalier dont l'horizon ne montre pas de montagnes, mais des gratte-ciels ? Mr K. veut prendre le bus. Il a fait une randonnée dans les bois de Kaufung. La moyenne montagne proche est un domaine d'excursion. Jusqu'en 1990, le monde s'arrêtait à la frontière là-dedans avec la RDA.

Le randonneur montre la rue de Dresde à quatre voies, direction l'autoroute. « Quand j'étais jeune, il n'y avait ici qu'une petite rue, des champs et le ruisseau Linse. Là derrière une église, le pont des mendiants et ce qu'on appellera le dispensaire, où devaient aller les malades qui n'avaient pas le droit de loger en ville. – Mais voulez-vous vraiment tout savoir ? », il s'interrompt. Ici, il ne reste plus grand-chose de tout cela. L'église et le pont ont été démolis en 1958 pour permettre la construction du rond-point. C'était un projet futuriste « d'adaptation de la ville à la voiture » sur le modèle américain. Et au nom de l'unité allemande.

Laquelle se retrouve sur un monument isolé dans cet îlot de circulation comme une pierre tombale. En 1958, on y avait gravé « unité allemande » - et rien d'autre. C'était invraisemblable qu'elle pût à nouveau exister. Aujourd'hui, dit Helmut K., le nom est naturel. « L'unité n'a plus rien de particulier. Mais que ce mur absurde ait disparu est une bonne chose. Pour les gens de la RDA et pour nous aussi. Nous pouvons aller ici et là sans crainte des contrôles. »

Sur la place de l'unité allemande de Cassel, la seule crainte vient de la circulation. La place de l'unité allemande n'est plus un projet futuriste, mais le point le plus dangereux de la ville de Cassel. Il doit bientôt être démolie. Des plans existent depuis des années. Mais comme pour l'unité, ils ont besoin de temps pour mûrir. La place redeviendra un carrefour. Presque comme avant. Mais sans église ni ruisseau.

¹ „Kasseler ist jemand, der in Kassel zugezogen ist, Kasseler ist jemand, der in Kassel geboren ist, und Kasseler ist jemand, dessen Eltern bereits in Kassel geboren sind.“ - *un Kasseler est quelqu'un qui a emménagé à Cassel, un Kasseler est quelqu'un qui est né à Cassel, un Kasseler est quelqu'un dont les parents sont déjà nés à Cassel.*

15 Hamm

Platz der Deutschen Einheit / Place de l'unité allemande



«Nous, allemands, avons appris à nous souvenir de notre histoire»

A savoir : lorsque nous décidons d'interviewer M. Pirsich, nous ne savons absolument rien de cet homme. Son pantalon jaune et sa veste noire nous ont plu. Le style s'accorde bien avec la place de l'unité allemande de Hamm qui est moderne et bien dessinée. Avec des haies taillées au cordeau, des allées de gravier et des panneaux lumineux au sol. Mais avant que nous ayons pu demander une interview à monsieur Pirsich, il a disparu avec sa cravate à fleurs ondoyante dans le grand immeuble récemment construit au bord de la place.

Là nous le retrouvons bientôt. Au premier étage de la bibliothèque, il se présente : Volker Pirsich dirige la bibliothèque. A 63 ans, il est prêt à nous parler spontanément de la place et de sa ville. C'est important pour lui, car c'est aussi une histoire typiquement allemande. On doit en tirer quelque chose.

« Reconstruction de l'est » était le nom du programme par lequel l'est de l'Allemagne serait assaini après la fin de la RDA. Personne ne sait combien de milliards d'euros seraient investis. Aujourd'hui, dans l'ouest de la République, certains endroits sont aussi sinistres qu'avant en RDA. Le problème tourne autour « du nouvel est dans l'ouest ». Hamm en est un exemple typique. Ici la fin de l'industrie minière a engendré le début de la descente. Le programme avec lequel cette descente a été stoppée par Hamm s'appelle « la reconstruction de ville de l'ouest. »

A la gare et dans le centre-ville de Hamm on peut deviner ce que « l'est dans l'ouest » a signifié. Devant une boulangerie s'étire une longue queue, on y vend du pain de la veille bon marché. La zone piétonne agit comme si elle était restée immobile 80 ans durant. Le bar en face de la gare porte un nom qui n'arrange rien: « clopes¹ à l'intérieur ». La gare seule a une autre allure. Elle a été rénovée avec sur le seuil des éléphants bigarrés. Ils symbolisent Hamm. Entre eux un panneau avec une citation de Willy Brandt : « ce qui forme un tout se rapproche maintenant. » Par derrière, la place de l'unité allemande commence, qui n'existe réellement que depuis peu.

La place est vraiment un endroit où quelque chose repousse. Avant, explique Pirsich, il y avait un grand magasin Horten, qui a fait faillite après avoir longtemps vivoté. A sa place, la ville voulait d'abord construire un hôtel. Mais pour les planificateurs, le signe du renouveau n'était pas encore là. Pourquoi ne pas alors transformer le magasin Horten en lieu de culture ? Le centre culturel donne de loin le sentiment d'être une banque ou une assurance. Mais l'intérieur contient d'autres trésors que de l'argent. A côté de la bibliothèque centrale, il y a une école primaire et une école supérieure spécialisée.

La place de l'unité allemande fut inaugurée en 2011 lors d'une cérémonie à laquelle se joignirent des défenseurs des droits des citoyens, comme Rainer Eppelmann. On y raconta encore comment le tournant de 89 avait réussi. Aujourd'hui, la place est presque un petit parc, entre les haies se trouvent des petits bancs, des pancartes du souvenir du 3 octobre 1990 et un pilot noir-rouge-or qui rappelle les véritables poteaux-frontière – mais plus noble. Volker Pirsich, qui est né dans le nord de l'Allemagne, est content de ce lieu du souvenir. Non seulement parce qu'il trouve que c'est une des plus belles places de la ville. Il trouve aussi que la dédicace est bien. « Nous, Allemands, avons enfin appris à nous souvenir de notre propre histoire. A des dates jusqu'à celle de 1945. Et à la date du tournant en 1990, qui est aussi une raison de dire merci. »

¹ – « Kipp'n in » (nom allemand du bar)

16 Ludwigshafen

Platz der Deutschen Einheit / Place de l'unité allemande



«Il ne devrait pas y avoir de frontières»

Lorsque le 18 mars 2011 l'ancien chancelier Helmut Kohl vint en fauteuil roulant à l'inauguration de la place de l'unité allemande, beaucoup de citoyens de Ludwigshafen y assistaient. La plupart n'étaient pas venus pour voir la place, mais pour voir le citoyen de plus important de la ville, Helmut Kohl. Le vieux chancelier qui habite Ludwigshafen et vécut la chute du mur pendant sa législature est tombé gravement malade en 2007. Depuis, il ne sort que rarement.

Helmut Kohl fit alors une allocution très émouvante sur la place qui était consacrée au thème de son existence : l'unité allemande. Après la guerre, dit-il, il n'aurait jamais cru possible que l'unité allemande se réalise. Le nouveau panorama sur le Rhin de sa ville natale enthousiasmait Kohl : « C'est fantastique. »

Angelo Alaimo s'est alors aussi réjoui. Comme citoyen de Ludwigshafen autant que comme aubergiste sur la nouvelle place. Celle-ci ne devait pas être seulement un lieu représentatif de la pensée 'germano-germanique'¹. La place devrait ouvrir de nouvelles perspectives. Partout où jadis se dressaient des bâtiments industriels, on peut maintenant savourer un regard sur le fleuve qui coule ici calmement et d'un vert profond. On est au mieux ici sur les canapés et les fauteuils du 'Sunset Lounge' où Angelo Alaimo vous attend en été sur les bords du fleuve.

Que signifie l'unité allemande dans cette ville industrielle de Ludwigshafen qui est marquée par le géant de la chimie BASF et est très éloignée de l'ex frontière 'germano-germanique' ? Alaimo, 36 ans, est un allemand typique de cette région. Il se présente : « je suis un italo-palatin. » Son père est venu jadis de Sicile pour ouvrir une boutique de glacier. Sa mère est une « palatine de souche / Urfälzerin », ajoute Alaimo. Lui-même a grandi dans la petite ville de Bad Dürkheim dans le Palatinat et est en principe financier diplômé.

Quand son père s'était établi à son compte, se souvient Alaimo, à côté lui était ce banquier qui s'était enfui de la RDA. « Cependant, sa famille vivait encore de l'autre côté. Il avait toujours peur de leur rendre visite parce qu'il craignait de ne plus pouvoir revenir à l'ouest. » Alaimo se souvient de la joie de l'homme, quand le mur est tombé. « J'avais onze ou douze ans et c'était un moment plein d'émotions. » L'unité allemande est un pas en avant pour tous les Allemands. « Il ne devrait y avoir aucune frontière. Chacun devrait être libre de ses actes. »

Angelo Alaimo a suivi la voie de son père : gastronomie, mais à un niveau plus relevé. Un restaurant près du golf, un bar super à Mannheim et bientôt un glacier bio. Mais le soir, il préfère rentrer dans son salon, place de l'unité allemande. « Là tout le monde se rencontre, vieux, jeunes, toutes les cultures, de Ludwigshafen et de plus loin. Et même de Mannheim ! »

Entre les deux villes sœurs Ludwigshafen et Mannheim coule le Rhin, mais les gens de la ville splendide de Mannheim aiment bien venir à Ludwigshafen. Au coucher de soleil sur la place de l'unité allemande, on oublie tous les préjugés, dit Alamo. « C'est ça aussi l'unité. »

¹ – « Deutsch-Deutsch » allemano-allemanique n'existe pas, donc j'utilise germano-germanique, bien que ce soit mal approprié à l'époque.

17 Memmingen

Platz der Deutschen Einheit / Place de l'unité allemande



«Nous hébergions les réfugiés de RDA dans les auberges de jeunesse»

A Memmingen, nous devenons une partie de notre propre enquête. Au début, la ville de 40 000 habitants dans l'Algau n'avait encore aucune place de l'unité allemande. Sur Internet il y avait seulement une information qui disait qu'en 2008 un jeune politicien local avait proposé la débaptisation d'un giratoire. Mais comme nous l'appelons, il nous dit : son idée avait échoué parce que le rond-point ne paraissait pas être l'endroit convenable pour une commémoration aux yeux des conseillers de ville. Cependant, entre temps, il avait eu une nouvelle idée, nous dit Thomas Mirtsch, 34 ans et conseiller municipal de l'Hôtel de ville chrétien (*Christliche Rathaus Block*). « La place devant la grande salle de ville au milieu du centre historique s'y prêterait bien. »

Débaptiser une place est, en Allemagne, un acte démocratique. Généralement, le parlement local doit donner son accord, souvent il y a des conditions. Cela peut durer longtemps.

La place de Memmingen près de la salle municipale date de 1984, lorsqu'on on fit les plans pour la salle municipale. Il y a eu ici un mur – le mur de la ville historique. « On ne peut pas trouver mieux, non, ou ? » Mirtsch est enthousiaste lorsque nous annonçons une édition spéciale sur la place de l'unité allemande de Memmingen. Des édiles de Berlin, ça l'encourage à convaincre les conseillers de la ville et le maire.

Qu'est-ce qui relie la ville de Memmingen à l'unité allemande ? En périphérie de la ville et par beau temps, on peut voir les Alpes. Berlin est à 700 kilomètres. A-t-on ressenti ici les effets de la chute du mur en 1989 ? Mirtsch appartient à l'opposition au conseil de la ville, mais le maire Ivo Holzinger (SPD) accepte de nous donner une interview sur le thème qui est important pour lui.

Ivo Holzinger se rappelle très bien de ces jours de l'automne 1989, quand les citoyens de la RDA ont afflué vers Memmingen. Aujourd'hui, il a 67 ans, il était déjà maire de la ville à cette date. Il est maintenant le plus vieux maire en activité d'Allemagne. Les images d'alors ressemblent tellement à celles d'aujourd'hui. « Les réfugiés de la RDA arrivaient en passant par la Hongrie, le premier pays à avoir ouvert ses frontières pour les gens qui voulaient gagner l'ouest. Nous avons hébergé ces gens dans les auberges de jeunesse de Memmingen, c'était une vraie invasion. »

Beaucoup des réfugiés de cette époque sont restés à Memmingen. Parmi eux Thomas Mirtsch a trouvé celui qui est toujours son meilleur ami, ils allaient à l'école ensemble. Sa dentiste lui a aussi raconté comment elle est arrivée de RDA. Cependant, les politiciens ne savent combien d'habitants de Memmingen sont alors venus de RDA. « Personne ne les a compris. » Et plus personne ne pose aujourd'hui la question. L'important à Memmingen n'est pas de connaître le 'd'où', mais le 'vers où' – en ce qui concerne le travail. Le taux de chômage tourne autour de deux pour cent. Celui qui peut travailler peut rester. La ville souabe dans le land de Bavière est valable comme l'exemple typique de la classe moyenne allemande couronnée de succès et comme l'une des plus riches villes de l'Allemagne.

Quelques semaines plus tard nous recevons un courrier de Memmingen. Le conseil de la ville a réellement décidé que Memmingen aurait sa place de l'unité allemande, écrit Thomas Mirtsch. La place sera inaugurée en grande pompe le 3 octobre.

18 Suhl

Platz der Deutschen Einheit / Place de l'unité allemande



»L'est est toujours à des années derrière l'ouest«

Pfft ! Un chuintement et un sifflement

nous accueillent sur la place immense de l'unité allemande de Suhl. Hormis une voiture de livraison, la place est vide. Devant un bâtiment en forme de théâtre avec un perron et des colonnes montent des nuages scintillants. Quand nous nous approchons, nous nous trouvons devant deux hommes avec des casques futuristes et des costumes de protection qui dirigent les tubes haletants vers un mur comme des guerriers extraterrestres le feraient avec leurs armes.

« La ville des armes », c'est ainsi qu'on nomme la petite ville industrielle de Suhl dans la forêt thuringienne, qui est fière de montrer sa tradition centenaire dans le musée des armes de l'autre côté de la place. La spécialité de Suhl : les armes à feu individuelles, pas des armes de science-fiction.

Un graffiti vert acide resplendit sur le mur métallique des toilettes de la place. Il faut retirer ce vert. Alfred Dahle, l'homme avec le casque, est l'expert pour cela. Sa voiture de livraison contient un système spécial utilisant un fin pinceau lumineux. Il ouvre brièvement son casque pour nous et répond à nos questions.

En ce qui concerne les graffitis, l'Allemagne est unie. En RDA le problème n'existait pas, faute d'aérosols. Aujourd'hui, Dahle reçoit des rapports de tout le land. « Mais en ce qui concerne les standards de vie, l'est est encore à la traîne. » Malgré tout, il préfère vivre ici que d'en l'ouest. Du temps de la RDA, il avait tout sacrifié parce qu'il voulait absolument y aller. « J'ai émigré en 1989, peu de temps avant la chute du mur. »

Aujourd'hui, cela résonne incidemment, mais, alors, cela signifiait : il devait tout quitter. Profession, pays natal, famille. « Je voulais vivre en liberté, politiquement et financièrement ». Quelques mois plus tard le mur tombait. Et il revint de nouveau. Il le fit à cause de sa mère, dit-il aujourd'hui. Mais aussi pour lui-même. « A l'est, la solidarité humaine est plus grande encore aujourd'hui. »

Son entreprise est sa trouvaille personnelle. Il a appris le métier de maçon, il a trouvé du travail à l'ouest dans un projet d'aide aux jeunes. Là il a appris la technique du sablage qu'il utilise aujourd'hui. Ce ne sont pas des armes grossières, même si le travail salissant et s'il vous met en nage. « Avec notre technique de tourbillon, on peut niveler très finement des couches de quelques millimètres. » Dahle referme alors son casque. Il a beaucoup de travail.

La place de l'unité allemande de Suhl est, malgré sa taille, un endroit solitaire. Ou peut-être à cause de sa taille. Elle agit comme si la RDA venait tout juste de passer. Les symboles sont encore sur la maison de la culture. La hache, le marteau, la roue dentée, la faucille, l'épée ornent les rampes du balcon. Suhl était capitale de district sous la RDA. La place s'appelait place Ernst-Thälmann, la maison de la culture fut construite en 1954. A peu près là où sont les toilettes, un monument appelait alors à se soulever contre le fascisme. Accompagné d'une citation du poète préféré de la RDA, Johannes R. Becher : « la puissance vous est donnée, ne la laissez pas s'échapper d'entre vos mains ! »

De la puissance n'est restée que l'enveloppe. La maison de la culture reste vide. La ville veut la transformer en maison de l'Histoire. Une initiative citoyenne soulève une tempête contre. Ce ne serait qu'un problème d'argent. La vie est ailleurs, de l'autre côté de la place. Au musée des armes et dans une grande surface construite après le tournant.

19 Wiesbaden

Platz der Deutschen Einheit / Place de l'unité allemande



»Dans beaucoup de familles, on ne parle jamais de la RDA«

Holger Stunz est reconnaissant de ce moche morceau de béton qui se dresse sur le parking de son école. Il est vrai que parfois ce truc qui pèse des tonnes prend de la place à l'entrée du parking. « Mais le mur », dit Stunz, « il était aussi dans le chemin ». Stunz est prof au lycée Elly-Heuss de Wiesbaden. Dont le parking fait partie de l'actuelle place de l'unité allemande. Quand la ville reçut ce morceau du mur en 2009, elle le déposa directement ici. « C'est un vrai morceau du mur », dit Stunz. « Même devant la chancellerie de Hesse, il n'y a qu'une copie. »

L'unité n'est pas facile à Wiesbaden sur la place de l'unité allemande. Il est vrai qu'elle porte ce nom depuis déjà 1958, mais dans la coutume populaire, elle est encore appelée Boseplatz, du nom qu'elle portait dans le temps. Comme place de la ville, sa surface était pendant longtemps à peine reconnaissable. A côté du parking scolaire, une gare routière occupait la plus grande partie. C'est peut-être aussi pour cela qu'on avait déposé en 2009 le morceau de mur sur le parking scolaire. Là au moins, quelqu'un devait en prendre connaissance. Et c'est en garant sa voiture.

Pour Holger Stunz, ce morceau de mur est un cadeau. Cet homme de 38 ans est directeur de la section des sciences sociales du lycée. Comment transmet-on la RDA, la signification de la chute du mur aux élèves d'aujourd'hui ? « Nous éduquons les enfants de la génération du tournant », dit Stunz. Il demande une seule fois à ses élèves d'où sont originaires leurs familles. « Souvent, ils sont étonnés que certains de leurs parents aient vécu en RDA et d'autres non. »

Ce fut le cas pour Holger Stunz lui-même. De par sa propre famille il connaît des biographies qui sont déroulées autrement que la sienne. Il a grandi à Bad Hersfeld en Hesse, près de l'ancienne frontière, où alors la liberté s'arrêtait. Stunz explique à ses élèves combien il était difficile en RDA d'obtenir des postes importants, même si on avait de bonnes notes. « Quand on ne se montrait pas comme un citoyen fidèle, on était sanctionné. » Il parle d'un parent qui n'avait pas le droit d'enseigner parce qu'il n'avait pas eu une attitude conforme en tant qu'élève. « Ne pas pouvoir exprimer ses pensées, être contraint de glorifier un parti - les élèves trouvent cela choquant. Mais ainsi ils peuvent comprendre ce que vivre en RDA signifiait. »

L'heure de cours se continue sur le parking. Pour bien faire comprendre ce que concrétisait la division de l'Allemagne, il laisse les élèves se placer directement au pied du morceau du mur. Il fait 3,60 mètres de haut. « Chacun reconnaît alors qu'il n'y avait aucune chance. »

Le souvenir est-il important ? « Dans beaucoup de familles, on ne parle pas de la RDA », dit Stunz. C'est pourquoi il lui est important de transmettre aux générations qui suivent avant tout l'influence du régime dans la vie quotidienne en RDA. « On pourra obtenir plus tard un schéma de la constitution par Google. »

Le 25ème anniversaire de la réunification a lieu sur le parking de l'école. Les élèves ont symboliquement reconstruit le mur pour cette occasion. Ce sera la chute du mur de Wiesbaden – même si ce ne sera pas à la date historique. Car le 3 octobre est jour férié en Allemagne depuis 1990.

20 Göttingen

Tunnel der Deutschen Einheit / Tunnel de l'unité allemande



«Ils venaient par milliers courir sous le tunnel»

Le déploiement que nous provoquons est énorme, en réponse à notre question : sommes-nous autorisés à photographier le panneau « Tunnel autoroutier de l'unité allemande » sur la A38 à hauteur de Göttingen ? Là l'autoroute disparaît sous terre en Basse-Saxe et en ressort 1 700 mètres plus loin en Thuringe. Entre les deux extrémités, la frontière a existé dans le temps.

La réponse de la direction de l'autoroute de Göttingen arrive très vite : bien sûr, aucun problème. Quand voudrions-nous venir ? Lorsque nous partons au petit matin pour notre visite du tunnel, notre escorte est composée d'une camionnette orange vif avec à l'arrière une énorme flèche clignotante, ainsi que d'autres engins de même couleur. Quand nous arrivons, des cônes rouge et blanc sont installés le long de la bande d'arrêt d'urgence ainsi qu'à l'endroit où nous allons mener notre interview. Sans ces mesures, il est strictement interdit de marcher le long de l'autoroute. C'est diablement dangereux. Nous portons même des vestes de sécurité, orange bien entendu, avec l'inscription « Observateur ».

Ce que nous apprenons d'abord : le suivi d'un tunnel autoroutier en Allemagne est soumis à des règles. Et très complexes. A chaque instant, chaque endroit est contrôlé, entretenu et même nettoyé. Il y a du personnel spécialisé, des caméras partout et un véhicule de nettoyage spécialement pour le tunnel. Toutes les heures, quelqu'un regarde sur l'écran si quelque chose s'est passé dans le tunnel. Si ça s'était passé ainsi du temps de la RDA, on aurait parlé d'une surveillance de la part de l'état. Aujourd'hui, il n'est question que de sécurité.

Mais la plupart du temps, il ne se passe rien dans le tunnel. Par chance. Une fois, un automobiliste s'est arrêté seulement pour pisser. L'homme ne pouvait savoir qu'il était surveillé. Une autre fois, deux femmes s'étaient arrêtées pour se photographier l'une l'autre. Un jour, un camion a perdu une roue, sur l'écran on la vit rouler hors du tunnel. Et une chauve-souris égarée a déclenché un énorme déploiement de pompiers. Mais dans l'ensemble, le tunnel de l'unité allemande est un endroit relativement apaisé quand on se rappelle dans quel sol il a été creusé : la zone du no man's land de la frontière interne de l'Allemagne.

Où était la frontière exactement? Le gardien du tunnel Ulrich Hoffmeister, 57 ans, vient de Göttingen. Où se tenait la frontière, se souvient-il, « il n'y avait qu'un champ. » Celui qui prenait la route nationale de Göttingen vers la Thuringe arrivait dans le petit hameau de Friedland, connu dans le temps comme aujourd'hui pour son camp de réfugiés. Des milliers de réfugiés de RDA ont commencé leur vie ici à l'ouest. « Après Friedland, il n'y avait que le no man's land. »

Ça a soudain beaucoup bougé en automne 1989 quand la frontière a été ouverte. « Il y avait des Trabis jusqu'à Göttingen », se rappelle Hoffmeister. Il travaillait alors déjà sur l'autoroute à Göttingen qui, à partir de 1989 était toujours encombrée. La A38, qui déleste les grands itinéraires vers l'Allemagne de l'Est et l'Europe de l'Est, n'existait pas encore. Hoffmeister avait participé à la construction du tunnel. Et bien sûr, il était quand ce chantier de 63 millions d'euros fut terminé. « Des milliers de curieux sont alors venus à pied le jour de la mise en service. »

Officiellement, le tunnel de la A38 se nomme le Heidkopftunnel. Sans la dédicace « Tunnel de l'unité allemande », la plupart des automobilistes le franchiraient sans se douter de rien. Car on ne voit plus rien de la frontière qui courait à une centaine de mètres de là. Le haut grillage en haut au bord du tunnel n'a rien à voir. Il doit protéger la circulation des chats sauvages. Car il n'y a pas que les gens qui se déplacent librement d'est en ouest depuis 1990. Il y a aussi les animaux sauvages.

Environ neuf millions de véhicules franchissent le tunnel chaque année, parmi lesquels celui d'Ulrich Hoffmeister. Jusqu'en 1989, il connaissait peu la RDA. « Nous y allions rarement, car il fallait un visa à chaque entrée, il fallait changer de l'argent et donner le nom des personnes chez qui l'on se rendait. » Mais Hoffmeister ne connaissait personne « là-bas ». Maintenant, l'ex RDA est juste à côté. Il n'y va pas à cause de l'autoroute, mais parce que sa sœur habite « là-bas ». Le mot le fait rire. Heiligenstadt en Thuringe n'est qu'à une demi-heure de chez lui.



25 JAHRE FRIEDLICHE REVOLUTION
UND DEUTSCHE EINHEIT



25 Jahre **DEUTSCHE
EINHEIT**



**25 Jahre
Deutsche
Einheit**

Das Bürgerfest in Frankfurt



© lesermagazin - Fotolia.com

25 JAHRE **1990**
EINHEIT

21 Gompertshausen

Erlebnisstraße der deutschen Einheit / Route de l'aventure de l'unité allemande



«L'état ne doit pas être le seul dépositaire du souvenir»

L'instant où Andreas Erhard comprit que quelque chose ne tournait pas rond dans son pays, ce fut en 1990 sur une route nationale pleine de trous en Thuringe. Erhard était en chemin dans son Opel, à la demande d'une compagnie pétrolière, pour dénicher des parcelles de terrain dans l'ancienne RDA afin d'y construire des stations de distribution de carburants. De nouvelles stations d'essence avec du super et du diesel pour les nouvelles voitures de l'ouest des citoyens de la RDA.

Quand Erhard raconte ça aujourd'hui, on ne sait pas encore si : Est-il, était-il un Ossi ou un Wessi ? Il est l'image type du chercheur d'or qui, alors, avait bouleversé la RDA. Il décrit, comment les fonctionnaires de l'ouest avec des « primes de brousse » étaient attirés comme « assistants rémunérés » de l'autre côté comme des missionnaires par des sauvages. Il déplore la vitesse époustouflante avec laquelle les monuments socialistes polis et les nouveaux centres commerciaux ont été bâtis. C'était il y a 25 ans. Aujourd'hui encore, cet homme de 55 ans peut montrer sa rage.

En plus, jusqu'au 9 novembre 1989, in n'avait jamais eu à faire avec la RDA. Il était, entre autres, gérant de station-service en Franconie. Aujourd'hui, il est un peu le « Don Quichotte de l'unité allemande », du moins aime-t-il se nommer ainsi. Quand il dit qu'il voulait organiser l'unité allemande, il le pense vraiment. A son instigation, des rues, des places et des ponts furent nommés d'après l'unité allemande dans toute l'Allemagne. Il créa une fondation pour accaparer les témoins de la division, pour restaurer et pour rendre accessible à des gens comme lui qui veulent savoir comment c'était dans le temps.

Nous rencontrons Erhard et sa famille a une tour de guet de l'ancienne frontière entre la Thuringe et la Bavière. La tour de Gompertshausen lui appartient. Il l'a achetée en 2001, car elle devait être démolie. Erhard trouve qu'on devrait conserver les témoins du passé, comme cette tour. La tour, qui a un abri bétonné principal comme particularité, est l'un de nombreux monuments publics qu'Erhard a achetés. Avec de l'argent privé, il a créé une fondation. A Behrungen, aussi en Thuringe, lui et sa famille ont reconstruit un pan complet de la frontière avec tous les détails et en ont fait un écomusée. « Sans un seul euro de l'état », affirme Erhard. Conserver le souvenir, on ne devrait pas laisser cette tâche à l'état seul. « Sinon, il n'en resterait plus rien. »

Erhard a aussi inventé « la route de l'aventure de l'unité allemande ». Elle court sur 1600 km le long de l'ancienne frontière 'Deutsch-Deutsch'. Même Gompertshausen est au bord de cette route. Dans la tour, les Erhard ont installé un petit musée. A l'étage, on peut ressentir, assis au bureau de l'employé de service, ce que c'était de commander au ruban de la mort. En bas se trouvent entre autres choses une motocyclette MZ peinte façon camouflage et une vitrine avec les messages secrets sur quelque chose qu'on reconnaît seulement au deuxième regard : des cols de chemise.

C'est ainsi que les soldats de la tour laissaient les messages. Ils découpaient leurs cols de chemises, écrivaient dessus un message et le cachaient dans un plafonnier. Un soldat au pseudo de Resi souhaite à ses camarades : « à tous ceux qui vont me succéder ici, je souhaite service sans trace et avec beaucoup de magazines. » Le message signifiait, surtout ne pas découvrir de fugitif et devoir tirer dessus. Celui qui ne tirait pas allait en prison. Les messages restèrent secrets jusqu'à ce qu'Erhard les découvre par hasard au moment de la rénovation. Ce tout s'était passé comme les politiques le désiraient, les bouts de cols de chemises et la tour auraient rejoint un tas de gravats.

22 Düren

Platz der Deutschen Einheit / Place de l'unité allemande



»Un carrefour n'est pas digne pour le souvenir«

Place de l'unité allemande à Düren, cinq routes à grande circulation se rencontrent. Des autos et des camions vrombissent en direction de l'autoroute. Des motos s'égosillent en direction de l'Eifel qui n'est pas très loin d'ici. Sommes-nous au bon endroit ? Oui. Sur chaque coin disponible, des panneaux sont comme des preuves : le croisement inhospitalier est bien la place de l'unité allemande de Düren. « Ici, on ne se sent pas très à l'aise », trouvait même le maire de Düren, au moment où il baptisait ce carrefour encore sans nom carrefour de l'unité allemande. Mais nous voulons savoir quelle signification a eu la division de l'Allemagne à Düren, cette ville qui est complètement à l'ouest du pays.

Aussi après un tour à pied, nous ne trouvons sur la place déferlante aucun endroit où l'on pourrait s'arrêter pour évoquer le souvenir. Beaucoup de feux avec leurs claquements et grondements constants procurent, certes, le sentiment qu'ici tout est organisé et est sous contrôle. C'est tout au moins très allemand. Peut-être l'idée plaisait aux habitants de Düren que l'histoire pouvait être assumée ainsi : le tout automatique ? Non, ce n'est pas ainsi.

« Dites-nous sincèrement : la place vous plaît ici ? » Un vieux monsieur nous aborde quand nous faisons les photos, il descend de son vélo. La question est une façon d'entamer la discussion. Ulf Opländer, « SPD, conseiller général à Düren », appartient à l'opposition à la mairie. Et il trouve qu'on aurait dû rebaptiser un autre endroit que celui-ci. « Nous de la SPD, étions contre. Un carrefour de routes n'est pas un lieu digne du souvenir à l'unité allemande. » Mais, justement à Düren, il y a trop peu de places. Mais il doit repartir, ses amis l'attendent pour jouer aux boules.

Un carrefour n'est pas une place, mais il n'est pas sans histoire. Non seulement parce qu'en langage populaire on l'appelle « Place du monument des guerriers », même si le monument a disparu depuis la deuxième guerre mondiale. Et le souvenir ? Nous entrons dans le plus vieux bâtiment de la place. Quand nous ouvrons la lourde porte en bois, nous sommes soudain entourés de timbres, de sons, de voix. Nous sommes dans l'école de musique de Düren. Pendant un instant, nous savourons ce concert, puis nous cherchons des réponses. Et en obtenons d'étonnantes.

Une danseuse raconte que ses parents, après le tournant, étaient venus de Pologne pour travailler comme organistes. « Sans la chute du mur, je n'aurais pas grandi ici. » Une autre, Rachel Weißmann, rapporte que sa mère, alors enfant à Düren, avait été mise en sécurité pendant la guerre à Potsdam. Car Düren avait été, après Dresde, la ville la plus bombardée d'Allemagne. « Ma mère a toujours gardé des contacts avec la famille qui l'avait accueillie, même du temps de la RDA. Maintenant, c'est une amitié de troisième génération. » Actuellement, dit la danseuse, il est beaucoup question à Düren de l'accueil de réfugiés. « Je repense alors à ma mère. Ces gens ont vécu quelque chose de semblable. »

Rachel Weißmann dirige, comme pensionnaire, l'atelier du ballet de danseurs à l'école de Düren. Elle et ses élèves nous suivent volontiers la « place ». Il se révèle que sa faiblesse prétendue a aussi un avantage : le public aux feux, en effet. Quand les ballerines se mettent à danser sur les voies piétonnes et les refuges en balançant un panneau de l'unité allemande, il y a un concert d'avertisseurs et beaucoup d'applaudissements.

23 Bad Blankenburg

Straße der Deutschen Einheit / Rue de l'unité allemande



»À l'ouest, on nous prend toujours pour des idiots«

Un nuage de poussière, c'est tout ce que nous distinguons dans la rue de l'unité allemande de Bad Blankenburg. Au bord de la rue des containers de gravats, par derrière : les ruines d'un immeuble en béton, béton gris, rideaux déchirés à des fenêtres vides. Seul point de couleur : le noir-rouge-or d'un drapeau de la RDA sur un balcon. Un dernier adieu ? Ou est-ce un sarcasme ? L'immeuble va être démolé. Une vieille femme s'approche de nous avec son déambulateur. « J'ai vécu trois ans dedans, maintenant ils font table rase de tout! »

Avec cet immeuble, Bad Blankenburg tourne une page de son histoire 25 ans après le tournant. Ou il en commence une nouvelle ? Nous questionnons les démolisseurs qui font la pause de midi dans l'entrée de l'autre côté. Peut-on dire ainsi : comparer la destinée du bâtiment à la façon dont l'histoire de la RDA s'est terminée dans une poubelle ? C'était une façon de parler au cours des années qui ont suivi le tournant. Beaucoup de citoyens de RDA avaient la sensation qu'on mettait fin de façon trop radicale à l'héritage de la RDA. Du temps de la RDA, les étages de ces bâtiments en béton étaient convoités, ils avaient le chauffage, l'eau chaude, cuisine et chambres d'enfants. Celui-ci avait même été terminé en 1989. Dans trois jours, disent les hommes, il aura disparu.

Est-ce dommage ? « Non », les six ouvriers secouent la tête dans la porte d'entrée. Le contremaître dit : « On ne peut pas vivre dans une telle cage à lapins. Quand quelqu'un meurt là-dedans, personne ne le remarque. » Ils trouvent bien que le bâtiment s'en aille. « Il va y en avoir un nouveau. Et ça nous fait gagner notre croûte. »

Les bâtiments en béton sont aussi rapidement démolis qu'ils ont été construits, dit le contremaître, il sait de quoi il parle. Il a construit jadis ce genre de maisons. A la place des apparts en location, c'est un centre commercial qui va voir le jour et qui convient à la population vieillissante de Bad Blankenburg : avec pharmacie et un cabinet de physiothérapie.

La démolition est aussi un symbole pour l'histoire de Bad Blankenburg. La paisible station climatique aux pieds de l'immense château de Greifenberg était devenue sous la RDA une ville minière. Dans le sol l'uranium précieux dormait. Le nombre d'habitants avait doublé. Mais après le tournant, beaucoup avaient perdu leur emploi et avaient déménagé. Quelques-uns des démolisseurs avaient tenté leur chance à l'ouest. Entre temps, ils étaient de nouveau ici. A l'ouest, racontent-ils, « nous, Osis, sommes considérés encore comme des gens stupides ». Et sur les chantiers de construction c'est encore ainsi. L'un dit : « l'un de mes prédécesseurs haïssait véritablement les Osis. Ainsi, je me suis retiré de nouveau en Thuringe. »

En cadeau d'adieu, les travailleurs nous offrent le drapeau de la RDA qui pendait au balcon. Ils n'en ont plus besoin. Ils sont contents que le chapitre oppressant de la RDA soit clos.

24 Hamburg

Platz der Deutschen Einheit / Place de l'unité allemande



«La polémique et le négativisme sont peut-être notre nature»

Sur le bâtiment de la philharmonie de l'Elbe des lettres ont disparu. Il ne reste qu'un E, un P et encore un E qui pendent sur la façade. Apparemment, le reste a été balayé par le vent qui s'engouffre dans le port géant de Hambourg qui n'est toujours pas terminé. La place de l'unité allemande de Hambourg se trouve à l'extrémité du Kaiserkai (le quai de l'Empereur) dans la Speicherstadt. Dans les plans il est représenté comme un perron devant Hambourg, mais symbole du renouveau, de la fierté et de la cherté. Mais pour l'instant, la place rappelle plutôt un rocher solitaire dans le déferlement des vagues.

Les pensées volent très haut en ce lieu. Peut-être à cause du vent qui pousse de gros nuages comme des jouets dans le ciel. Ou à cause des vagues moussues sur lesquelles les bateaux dansent dans le port. Peut-être est-ce dû aussi au morceau de mur que l'on ne découvre qu'au deuxième coup d'œil entre un tas de matériaux et de barrières. Cela semble si étranger, comme si quelqu'un l'avait oublié là. En tout cas, tous les gens que nous questionnons trouvent ici le fondamental de l'unité allemande.

Marco Werner, par exemple, a 34 ans et travaille chez un glacier juste au coin. « Dans les medias, j'ai parfois l'impression que l'est est représenté de façon trop partielle et trop négative. » Les préjugés le gênent. « Beaucoup pensent que les Osis sont tondus à ras et parlent le saxon. » Il est possible que ce soit un trait de caractère purement allemand : « la polémique et le négativisme sont peut-être notre nature. L'euphorie après le tournant s'est envolée de toute façon. »

Quand il parle, Marco Werner a une voix monocorde typique d'Allemagne du nord, mais il n'est pas hambourgeois. Il est né à Rostock et vit depuis longtemps à Hambourg. Les deux villes se ressemblent, dit-il. « Hambourg est pour ainsi dire ouverte sur le monde, et Rostock est plus attachée à son sol. »

Quand les travaux s'arrêtent, la place est calme. De temps en temps des touristes viennent photographier le morceau du mur qui est un don que le journal « Bild » a fait à la ville de Hambourg en 2009. Mais dès que le ferry arrive, les gens partent en courant. Les gens de Hambourg sont eux-mêmes très réservés au sujet du thème 'Deutsch Deutsch'. Hambourg a aussi perdu quelque chose avec la chute du mur. Jusqu'au tournant, la ville hanséatique bénéficiait du statut de ville la plus grande et de plus importante métropole du nord.

C'est pour ça que la philharmonie de l'Elbe est si importante pour Hambourg. Elle devrait rétablir la confiance en soi. Mais la construction est à Hambourg ce que le nouvel aéroport est à Berlin. Elle devait être terminée en 2010, maintenant on parle de 2017. Aussi longtemps, la place de Hambourg restera un rocher solitaire et plein de courants d'air dans le déferlement des vagues. Cependant elle est un nouveau symbole pour ce projet d'unité allemande qui n'est pas encore conclu.

25 Berlin

Auf der Suche nach dem Platz der deutschen Einheit /

/ À la recherche de la Place de l'unité allemande



«Nous devons encore abattre les frontières»

Où se trouve à Berlin la place de 'unité allemande ? A la porte de Brandebourg ? Sur la rue de Bornholm où dans le temps les premiers citoyens de RDA envahissaient les rues de l'ouest en jubilant ? Ou plutôt près de l'East Side Gallery, le livre d'images du mur de Berlin, particulièrement appréciée des jeunes touristes berlinois ? Pour avoir une réponse, nous entamons une petite enquête à travers Berlin.

Porte de Brandebourg : depuis que dans la soirée du 9 novembre les gens ici s'étaient assis sur le sommet du mur et faisaient la fête, la porte est devenue le symbole de la révolution par excellence. Il n'y a plus rien à voir du mur aujourd'hui. La plupart des touristes ne se souviennent plus où il était. Est-ce aussi vrai pour ce qui a été transmis ? « Il faut bien examiner aujourd'hui pour voir des différences », disent Katja Müller et Christian Langholz qui viennent de Bade-Wurtemberg. La porte de Brandebourg comme lieu de l'unité de Berlin – un coup d'œil sur les panneaux nous renseigne : non. La porte se dresse entre deux mondes, entre la place du 18 mars (ouest) et la place de Paris (est).

Deuxième scène du tournant, la rue de Bornholm, sur la Prenzlauer Berg. Deux jeunes gens admirent d'ici le panorama sur la ville. Celui qui aurait osé faire ça du temps de la RDA, on lui aurait tiré dessus. Anna et Karl ont 14 et 15 ans. Ils ne connaissent de la division que ce que leurs parents ont raconté, même chose au sujet des préjugés entre l'est et l'ouest. « Pour nous, cela ne fait aucune différence de savoir de quel côté de la ville quelqu'un est né. » Aujourd'hui sur le trottoir, une exposition rappelle l'existence du mur. La petite place aussi a été débaptisée. Mais pas avec le nom de l'unité, mais celui du 9 novembre.

C'est à l'East Side Gallery que la RDA est la plus présente. Le morceau de mur le plus long encore entretenu de Berlin mesure 1,3 kilomètre. Tout autour il y a des Trabis multicolores en location, de la crème glacée de RDA et le kitsch de RDA. Les habitants de Berlin plus âgés peuvent avoir des difficultés avec ça, la plupart des touristes n'y voient aucune opposition. Pour eux la pensée des frontières éradiquées prédomine. Emmy et Elene viennent de Suisse et de Géorgie et sont juristes toutes deux. « Sans la chute du mur, nous ne serions pas ici. Berlin devrait honorer l'unité. » Adresse de l'East Side Gallery : Mühlenstrasse.

N'est-il venu à l'idée de personne de donner à Berlin le nom d'unité allemande à une place ? Si. Depuis 1998, des politiciens berlinois demandent un « monument de la liberté et de l'unité ». Il devrait se dresser place du château qui était, du temps de la RDA, place Marx-Engels, sur la base de l'ancien monument de l'empereur Guillaume. Le monument de la liberté devrait être un lieu où chacun peut discuter « de la démocratie et des valeurs fondamentales de notre loi constitutionnelle », selon les promoteurs.

Depuis, il en a effectivement été beaucoup discuté. Tout d'abord, le Bundestag n'a pas trouvé de majorité. Ensuite, le design ne plaisait pas au jury. Puis on planifia un monument en forme de coquille qui aurait pu transcrire la notion de mouvement citoyen. Peut-être parce que c'est une intention allemande, il y avait avant tout le scrupule de sécurité. Quand quelque chose devait enfin être construit, la protection des animaux intervint. Des chauves-souris nichaient

dans le socle du monument de l'empereur.
 Maintenant pour cet été, on dit qu'un permis
 de construire « est attendu. »

Le 25^{ème} anniversaire de la réunification se
 passera à Berlin sans monument de l'unité. Est-ce
 important ? En face du gros œuvre du château de
 la ville, nous rencontrons deux habitants de
 Berlin pensifs. « La réunification était
 merveilleuse, mais ensuite, tout est allé trop vite,
 c'est pour ça que tout a été si mal à l'est », dit
 Gisela Bausdorf qui vient de la partie orientale de
 Berlin. Peter Beutler vit à l'ouest. Parmi ses
 voisins, il y a encore certains qui ne s'intéressent
 pas à la « autre » partie de la ville et n'ont encore
 jamais été « de l'autre côté », dit-il. « Nous
 devons encore abattre les frontières. »

De Uta Keseling, Max Boenke, Reto Klar, Julius
 Tröger, Christopher Möller, David Wendler et
 Moritz Klack.

A participé: André Pätzold
 Berliner Morgenpost, 01.10.2015

Grenzübergangsstellen der DDR zur BRD



Indice de recherche : Einheitsreise